



SSN1142-9216

LA CHRONIQUE DE CLAUDE MESPLEDE

Le 10 février 2004 à Paris, un commando du GIGN fait irruption dans la loge du concierge au n°1 de la rue Bleue. Une démonstration de force pour arrêter Cesare Battisti, ancien des « Prolétaires armés pour le communisme », groupuscule italien datant des années de plomb.

« L'AFFAIRE BATTISTI »

Cette opération fut effectuée à partir d'un motif mensonger : menaces de mort à l'égard d'un voisin. Battisti, réfugié depuis 1992 en France grâce à la « doctrine Mitterrand », était devenu concierge et écrivain de romans noirs. Le jour de son arrestation, le facteur avait déposé dans sa boîte à lettres un courrier favorable à sa naturalisation française. Il fallait donc l'emprisonner et en faire un bouc émissaire accusé de quatre assassinats avant que sa naturalisation ne soit publiée au Journal Officiel. Pour rafraîchir les mémoires, l'arrestation de Battisti, avec à la clé l'extradition vers l'Italie, était un marché passé entre le président Chirac et son homologue italien Berlusconi. Celui-ci, à l'origine, voulait faire extraditer une centaine d'anciens activistes. Le président français, sans être contre, eut peur que cela fasse désordre et l'accord se conclut sur le chiffre de vingt expulsions. En échange, l'Italie acceptait de signer le traité pour une constitution européenne, ce qu'elle avait jusqu'ici refusé de faire car cette constitution exigeait le principe de non-religiosité, ce qui n'était pas du goût du Vatican. Pour faire bon poids dans la transaction, Chirac réclama l'acceptation par les Italiens de la construction d'une ligne de TGV entre Lyon et Turin, et l'achat d'une dizaine d'Airbus. Voilà dix ans et quatre mois que ce qu'on appela « l'affaire Battisti » enflamma l'opinion, déclina les passions et les vindictes sans aucune retenue et pas de preuves. Que n'aurons-nous pas entendu en cette année 2004.

Aux amis qui souvent me demandent de ses nouvelles, je réponds que Cesare est au Brésil, en liberté, sans que pour autant cette situation soit définitive. S'il est libre, Cesare le doit en premier lieu à l'activité de la romancière Fred Vargas et de sa sœur Jo qui n'ont pas ménagé leur énergie, ni

Suite page 3

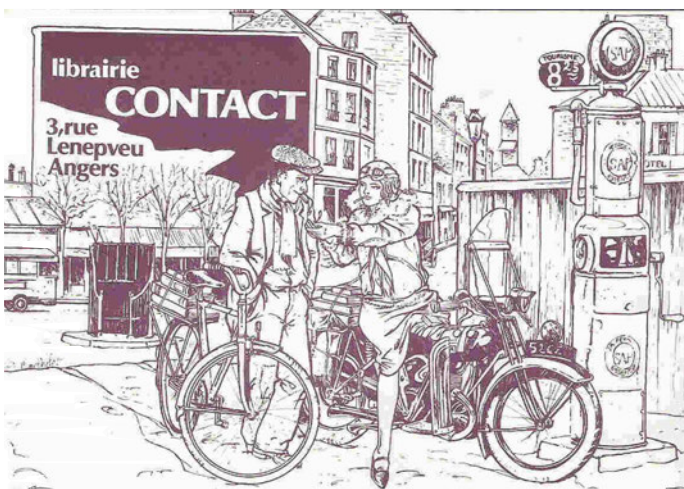
LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

SAUCES À L'ITALIENNE

MAURIZIO DE GIOVANNI, ancien cadre bancaire né en 1958, a remporté un concours avec son premier roman et, depuis, s'est installé dans le paysage du polar à l'italienne. Dans *La Méthode du Crocodile* chez **10-18**, il utilise le décor de Naples, où il vit, pour suivre les méfaits d'un vieux tueur solitaire tirant une balle dans la tête de victimes soigneusement choisies. Il laisse sur la scène des mouchoirs imbibés de larmes... Étonnant comme cet auteur de thriller fait penser à **Mary Higgins Clark** première période. 1) un découpage au cordeau, une progression dramatique bien vue, des mini-chapitres de quatre pages avec, à chaque fois, un personnage mis en vedette (victimes en devenir, assassin, policier). 2) une linéarité un peu scolaire avec un style pauvre et une forte tendance au mélodrame qui culmine avec l'agression finale d'un bébé. Ce mystérieux « vengeur » arrivé à Naples pour accomplir une « mission » a tout du passe-muraille. Il écrit à une femme de longues lettres d'amour où il détaille son parcours sanglant. Ce jeu littéraire entre le passé et le présent constitue d'ailleurs la meilleure trouvaille de l'auteur. Il tuera quatre très jeunes victimes. C'est son motif mystérieux qui tient le lecteur en haleine. Voilà pour le tueur. Du côté de l'inspecteur, ce n'est pas la joie non plus : Lojacono, qui a été dénoncé par un ex camarade de classe primaire devenu mafieux, a été mis au placard par sa hiérarchie dans l'attente des résultats de l'enquête. Il n'a plus rien à faire si ce n'est broyer du noir sur cette injustice gratuite qui lui a fait perdre le sens du boulot, sa femme et sa fille. Interdit d'enquête, il est remarqué pour ses observations judicieuses par une jolie substitut du procureur qui va mener

les investigations avec lui malgré les oppositions de la hiérarchie. Trouveront-ils à temps le fil conducteur qui relie ces très jeunes victimes ? Voilà un thriller très abordable où on ne se prend pas la tête, sans fausses pistes et à lire au premier degré.

Autre Italien partisan du récit court et resserré : **MARCO MALVALDI** publié lui aussi chez **10-18**. Né à Pise en 1974, après des études de chimie, il a été chercheur pendant dix ans avant d'étudier la musique baroque et le chant lyrique. Il fut même chanteur professionnel. Après son aimable *Mystère à Roccapendente*, voici *La Briscola à cinq*, une sorte de belote, premier volume de sa célèbre série des quatre retraités du *BarLume* tenu par Massimo Viviani. À Pineda, petite station balnéaire tranquille des environs de Livourne, tout le monde se connaît. C'est un client éméché qui vient chercher Massimo pour signaler un cadavre de jeune fille installé dans une poubelle du parking de la pinède. L'enquête commence sous les ordres d'un commissaire imbu de sa personne. Le médecin qui fait office de légiste est un familier du bar. Y défileront aussi la mère de la victime et la sœur du petit ami de la victime, principal accusé suite à un SMS. Massimo centralise les données au milieu des remarques folkloriques des quatre vieux très « pagnolesques ». Le roman est certainement hors normes à notre époque car il louche du côté du *detective novel* à l'anglaise avec examen des indices et implacable démontage d'alibis rénové par les nouvelles technologies comme les portables et les caméras de surveillance. Mais si **MARCO MALVALDI** connaît ses classiques, il n'insiste pas : il effleure, privilégiant l'ambiance. Il réussit le tour de force d'adapter les contraintes classiques à sa nouvelle forme typiquement locale. Excellent dans ses dialogues et les rapports pleins d'humour de ses personnages, il ponctue son intrigue de réflexions amusantes sur la société d'aujourd'hui. Il resserre tellement son intrigue que le roman se passe en huis-clos dans le café, et que les dialogues remplaçant l'action, on se retrouve dans une dynamique de pièce de théâtre. Est-ce la conséquence du désir de s'inspirer du roman problème ? En tout cas, la détection de Massimo est authentique et, sans presque aucune fausse piste, la révélation du coupable parfaitement étayée.





CONTACT

américaine pour redynamiser des romans dits nationaux, voire locaux.

Ainsi, tour à tour, ces deux auteurs modernes italiens nous prouvent que les vieilles structures classiques ne sont pas mortes et qu'elles sont très utiles, à la place de l'épaisse sauce psy-descriptive

Michel Amelin



La mauvaise pente, de **Chris Womersley**.

Albin Michel. Un jeune truand qui vient de trahir ses complices échoue dans un hôtel miteux grièvement blessé d'une balle dans la poitrine. Il est pris en charge par un ex-médecin toxico poursuivi pour faute lourde. Ces deux âmes perdues, prisonnières d'un lourd passé qui les empêche d'avancer, sont condamnés à s'entendre pour échapper aux flics et au vieux Josef, un vrai caïd chargé de retrouver le gamin renégat. La cavale ressemble très vite à un long calvaire. L'australien Chris Womersley est impressionnant dans ce faux huis clos pétri de désespoir, de tristesse communicative, de chagrins désarmants et de douleurs lancinantes. (20 €)

Jean-Paul Guéry

Suite de la page 1

leurs tirelires pour organiser la défense de Cesare. Elles ont été plus d'une vingtaine de fois au Brésil pour visiter Cesare en prison, intervenir auprès de personnalités pour obtenir leur soutien. Fred a même appris le brésilien pour pouvoir parler à la radio et à la télévision. Sur cette affaire, dont ceux qui en savent le moins sont souvent ceux qui en parlent le plus, plusieurs ouvrages ont paru dont un sous la signature de Fred Vargas. D'autres ont cru bon de charger Cesare ! Mais voici aujourd'hui, l'ouvrage qui, de manière irréfutable, cloue le bec à tous ceux qui traitaient Cesare Battisti d'assassin, à tous ceux qui refusaient de reconnaître que l'accusation italienne avait fabriqué de faux documents comme le démontra, à la demande de Fred Vargas, une graphologue française assermentée. Ce livre, écrit par **Carlos A. Lungarzo**, est paru au début de l'année 2014 sous le titre **Cesare Battisti : les coulisses obscures**. C'est un document qui, à ce jour, n'a été contesté par personne, pas même par les détracteurs habituels murés dans un silence significatif. Carlos Lungarzo vit au Brésil. Il est docteur en sciences sociales et sciences exactes de l'université de Buenos Aires, professeur de l'université de Campinas de Sao Paulo et de celle de Rio de Janeiro, visiteur dans vingt-sept universités, chercheur de première classe, etc., un auteur dont la rigueur et la probité imposent le respect car toute son argumentation repose sur des éléments véridiques – et vérifiables – à partir d'une documentation de première main. Et dans chaque pays, le nombre de sommités qui ont soutenu sa démarche est impressionnant. Tous ceux qui pendant des mois se moquaient des polardeux qui ont amorcé le soutien à Cesare dès son arrestation connue, tous ceux qui nous traitaient de « bobos » de Saint-Germain-des-Prés, ne sont plus si sûrs d'eux, mais comme il ne leur est pas facile de reconnaître qu'ils ont intoxiqué l'opinion, ils pratiquent la loi du silence en ignorant délibérément ce document de Carlos Lungarzo. Auteur de la préface de cet ouvrage, Fred Vargas, écrit que l'auteur a allié « la rigueur du mathématicien et les scrupules de l'historien, exposant tout, ne cachant rien, livrant de la sorte un document d'exception sur les faces tant visibles que secrètes de l'affaire Battisti et sur ses 'pourquoi et comment'. Qu'on se le lise ! »

Bibliographie : **Cesare Battisti, les coulisses obscures**, de **Carlos A. Lungarzo** (Viviane Hamy « Document ». 301 p., 24 €.)

Claude Mesplède

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Quelques pistes pour l'été...

Allez, succédons au marronnier de la presse pré-estivale, les conseils de lecture d'été, avec une sélection spéciale française.

Vous n'aurez pas manqué les deux poids lourds que sont Marin Ledun et Hervé Le Corre, déjà vantés dans nos colonnes, nous n'y reviendrons pas, deux livres somptueux qu'il vous faut absolument lire – tout comme le reste de cette présentation éclectique.

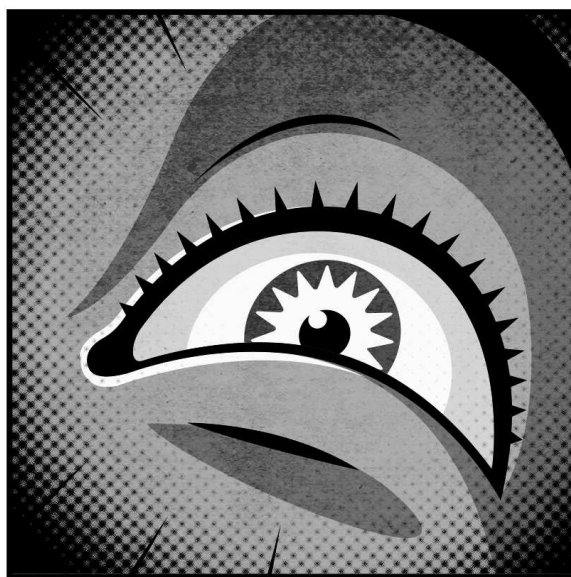
FOLIE : Michaël Mention s'était distingué avec son premier roman chez Rivages, il frappe fort avec ce second (*Adieu demain* chez le même éditeur) qui marque par son art de la narration (accélération fulgurante, ralentis « cinématographiques »), la densité de ses personnages et tout ce travail autour de la phobie qui s'avèrera être la colonne vertébrale de ce roman anglais particulièrement marquant.

CINÉMA : Même si vous avez déjà lu des livres d'arnaque dans le milieu du cinéma et pensez tout savoir, Dominique Forma vous explique en détail comment faire fortune (excellent !) dans *Terminus zéro*, un livre qui oscille entre l'humour et les destins tragiques, le tout marqué par un très beau parcours féminin (avec une fin inattendue).

ARNAQUE : On connaissait Louis Sanders pour ses livres périgourdiens, changement de décor et de ton pour *La Chute de M. Fernand*, un roman (sans doute son meilleur, et les autres étaient déjà très bons) autour d'un vendeur de faux tableaux dans les années 1970. Une fin de règne tragique tirée du parcours d'un homme que Louis Sanders a croisé dans ses jeunes années, mais pour en savoir plus il vous faudra l'interroger.

ANNIVERSAIRE : Fidèle à sa marque de fabrique (un protagoniste s'appelant Marc B. qui est le narrateur de livres se passant dans le monde asiatique), Marc Boulet avec *C'est arrivé en Chine* revient sur Tienanmen (vingt-cinq ans aujourd'hui) en explorant cet épisode marquant de l'histoire chinoise « vue de l'intérieur » ce qui est enrichissant.

AZF : Qui a dit que les Français ne pouvaient pas faire de thriller ? Un livre dont les poupées russes en couverture illustrent parfaitement la construction : à chaque fois que quelqu'un énonce une théorie, c'est plausible et vous vous dites « c'est ça ! » et un autre personnage arrive, avec une théorie tout autant crédible : moralité à



la fin vous ne savez pas à qui vous fier, l'auteur vous a baladé, sans manichéisme, sans solution miracle et évidente tirée d'un chapeau : du grand art (Christophe Reydi-Gramond, *Un mensonge explosif*)

GRÈVE : Une fois de plus Yves Ravey brille par le style et la concision, mêlant différents parcours et personnalités, c'est chez Minuit et à ne pas manquer (*La Fille de mon meilleur ami*).

HUMOUR : Ne vous laissez pas rebuter par la couverture qui pourrait concourir pour la plus moche de l'année, ce livre est une perle d'humour. Rares sont les moments où l'on rit aux éclats en lisant un roman qui n'est pas de Tim Dorsey (par exemple) et là, dans ce périple littéraire, vous n'allez pas vous embêter. L'auteur suit très bien le livre et ne s'enferme pas dans ses allers-retours littéraires, allez-y, vous ne le regretterez pas. *L'Espion qui venait du livre*, de Luc Chomarat (Rivages).

Christophe Dupuis



la Sadel

Coopérative au
service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers - Tel

02.41.21.14.60

www.sadel.fr



imaJn'ère 2014

Du 13 au 15 juin 2014

Salons Curnonsky à Angers

Petit compte-rendu de la sympathique manifestation organisée par ImaJn'ère et la Tête en Noir dans le cadre magnifique des Salons Curnonsky

Côté polar

La grève SNCF n'a pas découragé les auteurs invités et Eric Halphen tout comme Jean-Jacques Reboux étaient bien présents sur le quai de la gare St Laud, à l'heure prévue. Direction le Centre-ville pour un petit café près de la Place du Ralliement où nous a rejoint Michel Embareck venu en voiture de sa Touraine voisine. Le groupe s'est ensuite dirigé vers l'ancre de l'ami Jean-Hugues Villacampa qui a organisé une visite impromptue de l'étonnante cave de sa bouquinerie. Retour aux Salons Curnonsky pour un repas copieux en compagnie de Francis Carpentier, le local de l'étape et 4^e auteur Polar de la Manifestation.

L'après-midi a été consacré aux dédicaces mais surtout à une table ronde consacrée à « la place de la justice dans la littérature policière » animée par Jean-Yves Lignel, spécialiste justice au Courrier de l'ouest. **Eric Alphen**, actuel Vice-président de la 3^e chambre au Tribunal de Paris en charge des problèmes liés à la propriété intellectuelle a régalié l'assistance en souvenirs et anecdotes liés à sa fonction de magistrat. Il a également reconnu avoir longtemps différé le moment de se servir de son expérience professionnelle dans ses écrits, histoire de séparer sa vie de magistrat de sa vie littéraire. S'il note que la littérature policière française ne s'embarrasse pas de crédibilité et que certaines incohérences peuvent irriter le magistrat qu'il reste, il reconnaît volontiers que la vraisemblance d'un récit n'est pas le plus important et qu'il vaut mieux une bonne histoire, techniquement invraisemblable à un récit authentique mais sans âme. Dommage que les invraisemblances romanesques conduisent parfois à un mauvais jugement du lecteur sur la justice.

Michel Embareck connaît bien la justice grâce à son passé de journaliste spécialisé dans le fait divers exercé au profit de la Nouvelle République

du Centre-Ouest pendant 20 ans. Cette activité professionnelle l'a amené à fréquenter les pires escrocs de France et son témoignage n'a pas manqué de passionner les spectateurs de la table ronde. Journaliste retraité, Michel Embareck est aujourd'hui professeur d'écriture à Sciences-Po Paris et dispense un cours joliment intitulé « derrière la vitre du monde ». Quand il parle de son métier et de ses élèves, on devine son engagement total auprès de ces jeunes étudiants avides de découvrir les méthodes d'écriture. Côté projet, il va donner une suite à « **Avis d'Obsèques** » aux Éditions de l'Archipel. Adeptes de la vraisemblance absolue, Michel Embareck s'entoure de mille précautions pour que son récit soit absolument parfait et vraisemblable, quitte à ce que le lecteur soit parfois désarçonné par le résultat.

Dimanche, c'est notre ami Julien Védrenne (créateur et animateur du site K-libre) qui avait la lourde tâche d'animer la table ronde sur **les petits éditeurs** et leur place dans le monde des livres. **Jean-Jacques Reboux** qui semble avoir tiré un trait définitif sur le métier d'éditeur (et recentre son activité sur l'écriture de romans jeunesse) était tout désigné pour parler du monde impitoyable de l'édition et son témoignage était très attendu. Il a su trouver les mots pour dire le bonheur de « découvrir » un auteur, de porter un livre vers le succès. Mais il connaît aussi le poids de l'argent, le prix de la trahison et les mille souffrances quotidiennes. **Martine** (Contact) et **Jackie** (Richer) ont apporté un éclairage très intéressant sur leur métier et leurs relations avec ces nombreux petits éditeurs qui frappent à la porte du libraire. Toutes deux ont décortiqué les méthodes de la distribution classique avant de louer les relations plus chaleureuses avec ces artisans du livre et ont regretté le manque de place pour offrir une vraie chance à tous les livres de qualité.

Jean-Paul Guéry

Martine lit dans le noir

Belle Creole, de James Lee Burke (Ed. Rivages noir)

Où l'on retrouve Dave Robicheaux bien amoché. Blessé à la fin de son aventure précédente (*L'Arc en ciel de glace*, chez le même éditeur), il ne doit son salut qu'à l'intervention de son ami de toujours, son double, son alter ego, Cleve Purcell. Lequel tel Héraclès traverse le fleuve pour l'emmener loin des enfers.

Il y a toujours du mythe chez James Lee Burke et une dimension christique dans la recherche de rédemption permanente : Dave Robicheaux a signé une concession perpétuelle avec le pardon. Il doit expier les vieux démons, les siens, mais aussi ceux dont il rend les hommes responsables : l'esclavagisme, et, depuis plusieurs de ses romans, les catastrophes écologiques. Avec Robicheaux, on est toujours du côté de la dette.

Belle créole, son dernier roman paru en France dans une traduction de Christophe Mercier (aux États-Unis est sorti depuis *Light of the world*) raconte l'histoire d'une jeune fille disparue ; elle apparaît à l'hôpital à Dave Robicheaux entre deux visions morphiniques qui le ramènent forcément à son addiction. Sur le téléphone qu'elle lui laisse, lui seul entend cette chanson entêtante qui donne son titre au livre : « Creole belle ». Où est-elle ? Comment la sauver ?



Burke ajoute une autre dimension, un autre silice à porter à son personnage: outre les ravages causés par l'exploitation de puits de pétrole responsables de marées noires (dans chaque

livre, il rappelle que le père de Dave est mort sur une plate forme off shore), outre les magouilles autour de la pollution de sites de déchets, l'auteur introduit les heures les plus noires que le vieux continent a connues au XX^e siècle. Comme si Burke mettait tout cela à la même toise.

Le style lyrique mais bien dosé de James Lee Burke sert l'ambiance de la Louisiane. Ses mots font surgir des paysages, des senteurs, des odeurs. Des silhouettes fantomatiques à travers la brume. Mais dans l'atmosphère lourde que ses livres dégagent, scintille toujours une lueur, une clarté qui permet de continuer à croire dans l'humanité.

L'ancien et le nouveau, chez Gallmeister

L'ancien, c'est **Ross Macdonald**, l'une des références du roman noir américain. Les éditions Gallmeister ont entrepris la réédition des aventures du héros détective de Ross Macdonald Lew Archer, incarné au cinéma par Paul Newman. **Trouver une victime**, sorti en mai 2014, est l'un des six livres bénéficiant d'une nouvelle traduction. La première livrait une version un peu behavioriste, des dialogues à la Elmore Leonard. La nouvelle version, la traduction de Jacques Mailhos, livre une version, soixante ans après, beaucoup plus colorée.

Après, tout est une histoire de goût.

Le nouveau, c'est **Deep winter** (sortie août 2014, ça jette un froid). **Samuel Gailey**, dont c'est le premier roman, situe l'action en Pennsylvanie profonde, à Wyalusing sa propre ville d'origine. L'enfant du pays raconte, sur vingt-quatre heures, le drame, (le meurtre d'une jeune barmaid) et son épilogue (le jeune simple d'esprit accusé du meurtre et poursuivi par le véritable meurtrier, l'adjoint du shérif, est finalement.... Non, je ne dirai pas la fin, d'ailleurs on sait tout quasiment depuis le début).

L'originalité du roman pourrait être dans l'écriture que l'auteur cale à l'oralité de chacun des personnages ; ils font tour à tour, l'objet d'un chapitre : le violent éructe, le benêt sommaire. Mais ces personnages bien, trop typés et l'usage d'adjectifs, d'adverbes, clichés et autres redondances lassent très vite. Et on ne s'enlace pas beaucoup.

Et on se dit, Gordon Lish, reviens.

Martine Leroy Rambaud

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

Route 666: Stoner Road, de Julien Heylbroeck.

Afin de couper court tout de suite à de possibles récriminations, oui, Julien Heylbroeck est chroniqueur pour La Tête En Noir.

Faut-il pour autant s'interdire d'évoquer son dernier roman ? Ben non. Parce qu'avant d'avoir été recruté par le maître d'œuvre Jean-Paul Guéry, le loustic avait déjà été maintes fois publié. Jugez plutôt : auteur de quinze nouvelles à ce jour (Rivière Blanche, Malpertuis, ImaJnère, Les Artistes Fous Associés), il a également signé sous trois pseudonymes différents cinq formats longs pour Le Carnoplaste et TRASH Éditions, structure dont il est par ailleurs co-fondateur. Comme si ça ne suffisait pas, il a écrit en parallèle trois romans, dont le premier, *Stoner Road*, vient de paraître aux éditions Actusf.

Et si j'ai choisi de vous en parler, c'est que, contrairement à ses précédents récits, qui relèvent pour la plupart du Fantastique ou de l'Horreur, celui-là n'hésite pas à mordre la ligne jaune, et pourrait bien entretenir quelques points communs avec les genres défendus en ces pages. Même si l'auteur y apporte un cachet très personnel, et c'est vraiment le cas de l'écrire... Car Josh Gallows est un junkie. Un junkie sympa, mais un junkie quand même. Quitté par sa petite amie, il décide de se lancer à sa poursuite dans le désert, où la jeune femme a pour habitude d'assister à des *generator parties*, concerts de rock illégaux fréquentés par un public amateur de substances plus ou moins licites. Mais Ofelia reste introuvable, et l'ombre d'un groupe pas comme les autres plane sur le désert, comme un vautour au-dessus de sa proie...

Tel un chevalier dégingué boosté aux amphétamines, Josh va donc entreprendre une enquête qui le mènera beaucoup plus loin que prévu. Sa rencontre inopinée avec Luke Lee, redneck itinérant à la recherche de sa sœur, ajoutera sel et piment au cocktail téquila-mezcal concocté par Julien Heylbroeck. Car cet improbable duo, servi par des dialogues aux petits oignons, rappelle les meilleurs « buddy movies », où deux individus que tout oppose finissent par s'unir face à l'adversité. Ce qui est préférable en général, et dans *Stoner Road* en particulier, l'adversité en question étant ici d'une espèce fort peu commune... Et Josh devra aller puiser tout au fond de lui-même, voire *en dehors* de lui-même (en témoignent de superbes scènes d'hallucinations, peintes avec une maîtrise et un



luxe de détails proprement... stupéfiants), pour trouver une issue au piège dont les mâchoires avides pourraient bien se refermer sur lui.

À la fois parcours du combattant sous acides, chemin de croix ponctué de riffs hypnotiques et quête initiatique à la mode « white trash », *Stoner Road* se trouve quelque part entre *Sur la route* de Kerouac, *Cul-de-sac* de Kennedy et la tétralogie « Bourbon Kid » du fameux Anonyme. Un roman à la croisée des chemins, et c'est ce qui fait toute sa richesse. En effet, l'auteur parvient à extraire le meilleur de chaque genre pour mieux traiter certains de ses thèmes de prédilection (respect des différences et goût pour la marginalité, au sens le plus large et surprenant du terme) sans jamais perdre son lecteur en route. Au contraire, il opère une spectaculaire synthèse pour mieux délivrer un récit si généreux et haletant qu'il est quasi-impossible d'en interrompre la lecture avant d'être parvenu à la dernière page. Oui, ceci est un défi. Alors dépêchez-vous de le relever, car Julien Heylbroeck écrit aussi vite (et bien) que vous ne lisez. Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'il ait déjà un autre Polar dans les tuyaux...

Artikel Unbekannt

Aux frontières du noir - La chronique de Julien Heylbroeck

« Goodbye Billy » de Laurent Whale. Éditions Critic

Fin du XIX^e siècle. Fin de la glorieuse époque de la conquête de l'Ouest. Les légendes ont disparu, ou rentrent dans les rangs. Parmi elles, Billy the Kid. Qui pourrait prévoir que cent trente et un ans plus tard, le destin (funeste ?) du jeune pistolero allait déclencher un vent de panique, des enlèvements, des règlements de compte et autres exécutions discrètes par toute une cohorte de men in black ? Assurément pas Dick Benton, un ancien du FBI, qui prend son nouveau poste aux archives et s'attend à passer le reste de sa carrière à compter les mouches ou à dépoussiérer les vieux ouvrages que personne n'ouvre jamais...



Après le space-op, les histoires de pirates, après le post-apo, Laurent Whale s'attaque à un tout nouveau genre : le thriller historique. Et a priori, c'est même le début d'une belle série car ses Rats de poussière, cellule spéciale de la Bibliothèque du Congrès, semblent n'en être qu'à leur premier dossier.

Et quel dossier ! L'équipe, constituée d'un regroupement disparate de fortes personnalités aura fort à faire pour tirer son épingle du jeu, mener ses investigations à terme et même tout simplement s'en sortir vivant. Car à trop fouiller dans les poubelles de l'Histoire, on finit par déranger des gens extrêmement puissants, embarrassés par la découverte de quelques documents compromettants. La porte de sortie de nos héros serait-elle dans les ultimes mots de Billy the Kid ?

Construit autour des investigations des Rats de poussière, rythmé autant par des flashbacks sur

la vie du Kid (de belles fusillades et une époque brillamment mise en scène) que par des scènes d'action dynamiques, le récit nous transporte de l'époque du Far West à l'époque contemporaine avec brio, sans jamais nous perdre au détour d'un rebondissement ou à l'entrée d'une nouvelle faction dans ce panier de crabes. Et ce grâce à un style aussi limpide que vivant, qui donne vie à des personnages bien typés auxquels on s'attache vite, telle la punkette ou encore la spécialiste en informatique au look un peu destroy, sans parler du doyen archiviste plein de ressources. Et c'est sans compter sur les deux locos du roman : Benton, ancien fed, pro et déterminé, protagoniste principal et son vieux pote barbouze Jake. Tous se débattent dans une intrigue complexe dévoilée cependant avec une science consommée du suspense et un souci de clarté appréciable.

Vous l'aurez compris, vous tenez avec *Goodbye Billy* l'occasion de passer quelques heures d'une lecture prenante, entre *gunfights* de *regulators* et affrontements d'agences occultes. Suivez donc Benton et le Kid, à plus d'un siècle d'intervalle, dans leur lutte contre l'adversité. Un roman à déguster comme un bourbon, avec en fond un bon 33-tour des Kentuckians.

Julien Heylbroeck

« Une affaire de trois jours » de M. Kardos. **Série Noire Gallimard.** Trois vieux copains d'université en goguette entament un week-end de golf quand l'un d'entre eux braque une petite épicerie et entraîne dans sa fuite la jeune employée. Sur un quiproquo, les deux autres comprennent trop tard qu'ils sont complices d'un kidnapping criminel. Dans leur panique, ils choisissent la plus mauvaise option et se planquent pour trouver une solution à cette inextricable et coupable situation. Tandis que s'écoulent les heures, l'hypothèse d'un épilogue tragique porte la tension à son comble. Un huis-clos étouffant doublé d'un suspense psychologique magistralement orchestré par Michael Kardos. (20 €)

Jean-Paul Guéry

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (liste imparfaite) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 167.

-> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 8 € (chèque à l'ordre de J-P Guéry ou timbres)**

LE BOUQUINISTE A LU

Billy The Kid contre le FBI.

Laurent Whale est un alien de la littérature populaire. Sa biographie est la métaphore d'un parcours chaotique dans une débauche d'effets spéciaux. De fait, son regard sur la vie est teinté d'un second degré outrancier qui cache mal son immense sensibilité. Vous le comprendrez, j'aime beaucoup Laurent Whale – qualités et défauts compris. Présent à imaJn'ère, dont il est un invité régulier, il a charmé tous les lecteurs venus le rencontrer avec son bagout, sa générosité naturelle, sa gentillesse et son professionnalisme. Car c'est l'une des grandes qualités de l'homme : le travail – écriture, documentation, relecture et poursuivre son ouvrage ensuite en fréquentant les salons, en rencontrant inlassablement ses lecteurs avec cette énergie communicative qui lui fait vendre le, toujours trop faible, stock de livres que lui avait préparé le libraire de l'événement.

Encore un auteur découvert par Philippe Ward de **Rivière Blanche** avec **Le Chant des psychomorphes**. Après les aventures de pirates de l'espace **Les Pilleurs d'âmes** paru chez **Ad Astra**, et un mini cycle post-apocalyptique chez **Critic** : **Les Étoiles s'en balancent** et **Les Damnés de l'asphalte**, notre écrivain-à-tout-faire se lance dans le polar historique avec **Goodbye Billy** toujours chez **Critic**.

L'un des héros du roman se trouve être Billy The Kid, que l'on pense être essentiellement un outlaw de la grande époque du Far West mais qui est revisité de manière extrêmement documentée par Laurent. Où l'on apprend que lors de cette époque où l'application de la Loi était une sorte d'exercice complexe, Billy en était (de manière théorique) un défenseur. Avec des travers... On rencontre aussi Geronimo de manière tout à fait étonnante. Tout ce qui est dit de manière historique est vérifié et seule l'interprétation originale mais plausible des faits peut prêter à discussion.

Le « vrai » héros est Richard A. Benton. Dix-sept ans comme agent spécial au FBI et mis sur la touche comme chef de service à la bibliothèque du Congrès. Chef des Rats de Poussière comme se surnomment eux-mêmes les archivistes. Mais quels rats ! Une équipe hétéroclite et immédiatement sympathique douée de compétences remarquables dans leurs domaines : une punkette, un geek loubard, et Andrew Kerouac (pas Jack !) le doyen de la bande.



Cette équipe déniche des anomalies mais la voie hiérarchique ne suit pas. Et le sénateur Ferguson semble traîner quelques jolies casseroles de belles tailles (de superbes gamelles de cantine à dire vrai) et ne semble pas décidé à les voir apparaître et met les moyens pour cela.

Une très belle histoire joliment construite et qui respecte avec brio les standards de la littérature d'aventure avec une vraie intrigue, d'intelligentes suppositions et de l'action. Bien entendu, un roman ne serait pas de Laurent Whale s'il n'y avait pas une poursuite en avion et celle-ci surprendra plus d'un lecteur. Bref, il devrait y avoir beaucoup de sable dans les **Goodbye Billy** cet été car c'est le roman qu'il faut emmener avec soi en vacances.

Jean-Hugues Villacampa

Phénomène

Le Bouquiniste

POLAR, SCIENCE-FICTION, BD, COMICS

AMERICAINS, JEUX DE RÔLES

OCCASION / COLLECTOR

3, rue Montault - 49100 ANGERS

Tel : 02.41.39.74.85

CONNECTEZ-VOUS www.phenomenej.fr

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Deux seconds romans américains pour les vacances

En 2007, un des premiers romans à paraître dans la « Série noire » nouveau format nous flanquait une immense claque. C'était **Manhattan grand-angle** de l'américain **Shannon Burke**. Des années plus tard, le revoilà chez Sonatine avec ce **911** tout aussi marquant.

Ollie Cross s'est engagé comme ambulancier à Harlem en attendant de réussir ses examens d'entrée en médecine. Il espère... Il espère quoi d'ailleurs ? Se rendre utile, aider, apprendre. En quelques semaines sa vie bascule, ses repères se diluent et il se sent un autre. Comme les anciens combattants, il pense que seuls ceux qui partagent son quotidien peuvent le comprendre, qu'ils sont devenus sa seule famille. Impossible d'expliquer, de faire ressentir ce qu'il vit au quotidien aux autres, ceux du dehors. La folie, la misère, la drogue, la haine, le désespoir... Et l'adrénaline, la toute-puissance de celui qui tient la vie d'un autre entre ses mains, et qui peut décider ce qu'il en fera. Descente aux enfers ou rédemption ?

911 est une chronique noire, sans intrigue (ou si peu) pour permettre au lecteur de se raccrocher à quelque chose. Seule interrogation, de quel côté va basculer le narrateur ? Va-t-il, comme certains, s'autoriser à choisir ceux qu'il sauve et ceux qu'il laisse mourir ? Pour le reste, bienvenue en enfer, avec quand même cette autre interrogation : de quel bois est donc fait cet auteur, qui a vécu les mêmes horreurs que le narrateur, pour avoir gardé une telle humanité ? Pour être capable d'autant d'empathie sans jamais pleurnicher, pour rendre aussi évidentes ces souffrances, cette rage sans jamais prêcher ni larmoyer ? On ne peut s'empêcher de penser à **Necropolis** pour les descriptions, pour le constat, et pourtant, au désespoir macabre du roman de **Lieberman**, **Shannon Burke** répond par une foi dans l'humain qui résiste au pire, sans jamais tomber dans le pathos, l'apitoiement ou l'angélisme. **911** est un très grand bouquin qui enrage, prend aux tripes, coupe le souffle, serre la gorge... Et arrive quand même à redonner un certain sourire.

Un peu plus tard que **Manhattan Grand-angle**, on avait découvert **Attica Locke** avec un premier roman passionnant, **Marée noire**. Avec **Dernière récolte**, elle change de lieu et de problématique, et confirme son talent.

La Belle Vie. Une superbe propriété en Louisiane. Elle appartient depuis des générations à la famille Clancy, blanche. Et depuis des générations les

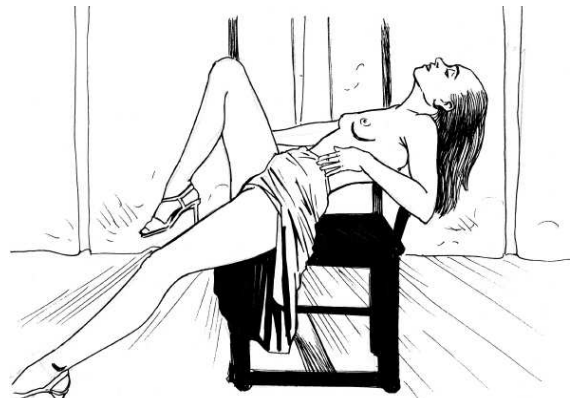
Gray, noirs, y travaillent. Caren Gray est la dernière, elle dirige toute la maison qui a été transformée en musée, et accueille les touristes, présente un spectacle sur le Sud d'autrefois, organise des mariages... Tout y semble immobile, jusqu'à la découverte, en bordure de la propriété, du corps d'une jeune femme qui a été égorgée. Une latino, clandestine, qui travaillait dans les champs de canne à sucre voisin.

Rien de révolutionnaire, mais du très beau travail. Un crime actuel qui puise ses racines dans les secrets du passé, des puissants qui écrasent les faibles, presque sans s'en rendre compte, une justice à deux vitesses... Une écriture claire et limpide, des personnages solides, émouvants, compliqués, à la fois en rébellion contre leur passé et totalement conditionnés par lui. Et une intrigue bien menée, avec ce qu'il faut de secrets et de coups de théâtre. Bref de la belle ouvrage. Et même un peu plus. Parce que l'atmosphère des grandes familles du Sud est très bien rendue. Parce que je ne connaissais pas l'histoire qui se trouve au centre du secret et de l'intrigue (et bien entendu je ne vous en dirai pas plus). Et puis, en ces temps troublés où les mal lotis cherchent un plus mal loti qu'eux sur qui faire retomber la faute de leur disgrâce, montrer ces noirs du Sud, exploités légalement, s'en prendre aux latinos clandestins, encore plus exploités qu'eux, mais illégalement, n'est pas inutile. Et c'est transposable ailleurs que dans le Sud des États-Unis ... Bref, ce serait vraiment dommage de passer à côté de la **Dernière récolte**. Belle histoire, solide, fort bien racontée, et beaucoup plus politique, actuelle et universelle qu'on pourrait le penser à la première lecture.

Shannon Burke / **911** (*Black flies*, 2008), Sonatine (2014), traduit de l'américain par Diniz Galhos.

Attica Locke / **Dernière récolte** (*The Cutting Season*, 2012), Gallimard « Série noire » (2014), traduit de l'américain par Clément Baude.

Jean-Marc Laherrère



EN BREF... QUELQUES POLARS ET INFOS EN BREF...

Rétro-Fictions

Toute œuvre de fiction est une œuvre d'imagination. Serait-ce donc à tort que le langage courant attribuerait le terme « imaginaire » aux seules littératures relevant de la science-fiction, du fantastique ou de la fantasy ? On pourrait arguer que ces littératures, de par leur nature même, possèdent un « degré » supplémentaire d'imagination, mais ce serait rentrer dans un débat d'étiquette stérile. L'association imaJn'ère préfère vous proposer une « littérature populaire », au sens de la créativité, de la distraction et de l'accessibilité à tous.

Dans ce recueil, vous découvrirez des textes pouvant s'apparenter à des genres aussi variés que le polar, la SF, le fantastique, l'humour, l'aventure, ainsi que d'autres que les inconditionnels de l'étiquetage auront bien du mal à classer. Ces nouvelles possèdent cependant un point commun :

toutes se déroulent entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. Une anthologie rétro qui vous surprendra !

Sous une superbe couverture de Nicollet et en hommage aux éditions Néo. 15 € à la boutique imaJn'ère ou par correspondance (+ 3€) en écrivant à imaJn'ère - 3. rue Mont Ault 49100 Angers, accompagné de votre chèque à l'ordre d' "imaJn'ère". **Au Sommaire** Jeanne-A Debats, Sylvie Jeanne Breaud, Arnaud Cuidet, Léon Calgnac, Francis Carpentier, Brice Tarvel, Jean-Hugues Villacampa, Jean-Luc Boutel, Artikel Unbekannt, Anthony Boulanger, Jérôme Verschueren, Jean Bury, Julien Heylbroeck, Bruno Baudart, Patrice Verry, Robert Darvel

« **Homesman** » de **Glendon Swarthout** – Ed. **Gallmeister**. Au milieu du XIX^e siècle, les conditions de vie des colons américains installés dans les grandes plaines de l'ouest étaient tellement difficiles que parfois les femmes en perdaient la raison. A la fin d'un hiver particulièrement terrible, quatre femmes sont déclarées folles et on organise leur rapatriement par carriole vers leur famille restée dans l'est du pays. C'est une ancienne institutrice, solide comme un homme et profondément humaniste

qui est chargée de ce périple de quatre semaines à travers le pays. Un voyage aux mille dangers doublé d'une formidable aventure humaine au cœur d'une nature impitoyable. (282 p. 23.10 €)

Ce sera ton dernier instant, de **Susan Hill**. **Robert Laffont**. Les trombes d'eau qui s'abattent sur Lafferton (Angleterre) provoquent un glissement de terrain qui révèle la présence de deux cadavres dont celui d'Harriett Lowter, une adolescente disparue depuis seize ans. Le commissaire Serrailier reprend l'enquête, épluchant seize années d'investigations, d'entretiens, de notes et de fichiers qui avaient tous conduit à une impasse. Minutieux et patient, le vieux policier s'investit avec la volonté de découvrir la vérité. Un formidable roman criminel qui permet à l'auteur d'aborder avec pudeur et émotion les thèmes aussi puissants que la folie, la maladie incurable et le suicide (22 €)

« **La fille de femme-araignée** » de **Anne Hillerman**. **Rivages/Thriller**. Joe Leaphorn, ex-lieutenant de la police Navajo mais toujours associé aux enquêtes en cours, est abattu sous les yeux de Bernie Manuelito, policière et compagne de Jim Chee. Et tandis que la victime est entre la vie et la mort et que sa compagne est introuvable, Bernie et Jim se concentrent sur l'enquête, étudiant chaque piste avec soin. Anne Hillerman reprend avec beaucoup de talent le flambeau de son père Tony, créateur des personnages de Joe et Jim mais en confiant le rôle principal à Bernie. C'est un vrai plaisir de retrouver ces polars ethnologiques et ces intrigues criminelles imprégnées de culture Navajo (21.50 €)

« **Ecoute-nous** » de **Liz Coley** – **Presses de la Cité**. Enlevée pendant un camp scout, Angela, 13 ans réapparaît trois ans plus tard sans le moindre souvenir de sa captivité. Des premières consultations avec une psychologue, il ressort qu'Angela a inconsciemment inventé plusieurs personnages virtuels qui partagent son espace mental et l'ont aidé à surmonter les épreuves de son kidnapping. A force de persévérance elle apprivoise ses soutiens et les force à raconter sa propre histoire. Les premiers souvenirs refont surface mais l'horreur de la réalité la frappera durement. Un puissant suspense de Liz Coley fondé sur l'action des troubles dissociatifs de l'identité.(20 €)

Jean-Paul Guéry

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BREF...

1984 - 2014 LA TÊTE EN NOIR FÊTE SES 30 ANS



Photo © Etienne Quentin

Profitant de la soirée inaugurale d'ImaJn'ère 2014, les membres de l'association du même nom ont fêté à leur manière les 30 ans de la Tête en Noir en offrant à J-P Guéry une magnifique statuette commémorative en bois de l'artiste angevin **Jérôme Bossuet**.... Une initiative très sincèrement appréciée qui renforce encore les liens existants entre La Tête en Noir et l'association ImaJn'ère.



CONTACT

CONCOURS DE NOUVELLES

Il était une fois dans l'Ouest

Pour l'anthologie **Star-Ouest** à paraître dans le cadre de la 5^è convention des littératures populaires et de l'imaginaire, imaJn'ère 2015, l'association imaJn'ère organise deux concours de nouvelles gratuits, ouverts à toutes les personnes majeures résidant sur la planète Terre ou en orbite immédiate (la nouvelle devra cependant être écrite en français!).

Le premier sélectionnera des textes relevant de la SFFF et le second du polar. **Deux ou trois textes maximum seront sélectionnés par genre.**

Il ne sera accepté qu'un seul texte par participant (N'oubliez pas, en envoyant vos textes, d'indiquer à quel genre il se rattache).

Comme le titre le laisse supposer, il s'agit de proposer un texte dans la plus pure tradition du western... bien que l'Ouest dont il s'agit soit laissé à votre imagination. Entre « Les mystères de l'Ouest » l'Ouest de la France et le western intergalactique, l'éventail des possibilités est large.

Cow-boys zombies ou extraterrestres, duels de korigans, shérif breton menant l'enquête... donnez libre cours à votre imagination et retrouvez l'esprit du western pour nous offrir des textes de qualité se rattachant à la SFFF ou au polar.

Les nouvelles devront être inédites et libres de droit et la taille du texte ne devra pas excéder 25.000 signes.

Les participants ont jusqu'au **30 novembre 2014** inclus pour

transmettre leur participation. Cet envoi se fera exclusivement par courriel à l'adresse suivante : imajnere@phenomenej.fr (préciser en objet Concours imaJn'ère 2015 + SFFF ou Polar (selon le thème choisi) + titre de la nouvelle)

Jean-Paul Guéry



Du roman policier au film noir, la rubrique de Julien Védrenne

Laura : de Iago à Valdo

De Laura, on connaît avant tout l'éblouissante adaptation d'Otto Preminger avec Gene Tierney (Laura Hunt), Dana Andrews (Lieutenant Mark McPherson), Clifton Webb (Waldo Lydecker) et Vincent Price (Shelby Carpenter) qui débute par cette phrase légendaire des amateurs du genre : « I shall never forget the week-end Laura died. » Mais avant ce film noir du réalisateur d'origine autrichienne sorti sur les écrans en 1944, il y a un roman de Vera Caspary paru seulement un an plus tôt. Le roman et son adaptation sont intéressants ne serait-ce que parce que le second est fidèle au premier à quelques menus détails près. Laura Hunt, publiciste, trentenaire, est en passe de se marier avec Shelby Carpenter. Sur le papier, les deux forment un couple parfait. Physiques agréables, métiers à l'identique, aimant la bonne vie et les mœurs légères : si l'on en croit Meetic, ils sont faits l'un pour l'autre. Seulement, Laura est abattue d'un coup de fusil au canon scié le soir chez elle à la veille de ce mariage. Le coup l'a défigurée, mais le corps est reconnu par son fiancé, sa tante et sa bonne. Le lieutenant MacPherson est chargé de l'enquête. À mesure que celle-ci progresse, il s'imprègne du passé de Laura, et tombe sous le charme d'une femme morte dont le portrait peint par un amant délaissé envahit l'appartement déserté et oppressant qui cache de nombreux secrets et non-dits. Laura-Waldo-Shelby : une vision américaine d'un triangle amoureux biaisé par la manipulation. Dans le roman, Waldo Lydecker est un homme corpulent, journaliste, imbu de sa personne et sûr de ses qualités intellectuelles. Il est le descendant homophonique de Iago dans la tragédie shakespearienne Othello (Vera Caspary fait deux allusions très nettes à deux pièces, Jules César et Hamlet, l'influence est plus que présente). L'ami fidèle qui se révèle être notre pire ennemi. Waldo est à la fois un amoureux transi et le chien de garde de Laura. Il est surtout à l'origine du succès professionnel de Laura, qu'il considère comme sa chose. Shelby, celui avec qui elle va se marier, est dans le film un gigolo sans ressources. Mais aussi bien dans le roman que dans le film, Shelby est dans l'appartement de Laura avec Diane Redfern le soir du drame. Cette même Diane est celle qui est tuée en lieu et place de Laura, laissant ainsi un imbroglio de première qui va déboucher sur une équation policière à plusieurs inconnues. Laura passe du statut de victime d'un crime à

celui de suspecte d'un meurtre. Pour quelle raison a-t-elle été se réfugier dans une maison de campagne ? La jalousie est un motif respectable et convenable. Shelby, fait lui aussi un suspect honorable : victime d'un chantage de Diane à qui il avait offert un porte-cigarette cadeau de Laura, il aurait pu assassiner sa maîtresse pour ne pas mettre en péril un mariage futur. Enfin, Waldo avec sa jalousie compulsive est le coupable idéal. Pour McPherson, la découverte de l'arme du crime et de son motif sera la clé de l'énigme. S'il y a du rythme et du suspense, le nom du coupable ne fait aucun doute dans le film (un peu moins dans le roman). Otto Preminger a délaissé l'aspect journal du roman, mais manie avec talent le flashback. Il se permet d'emprunter à Agatha Christie (Le Meurtre de Roger Ackroyd, 1926) une illusion finale (là où Vera Caspary emprunte au même roman l'idée du narrateur coupable) et surtout de rendre plus crédible l'arme du crime même si sa cachette procède plus de l'abracadabresque. Bien entendu, dès que l'on sait que Laura n'est pas morte, on admet qu'elle va tomber dans les bras du lieutenant McPherson. À l'écran, cela s'impose encore plus avec un couple fort et prenant, Gene Tierney et Dana Andrews. Si le film était régulièrement réédité, il n'en était pas de même du roman (sa précédente publication datait de 1981 chez Bourgois). C'est chose faite dans cette collection peu chère et sympathique de chez Omnibus, même si l'on peut regretter qu'aucune nouvelle traduction ne soit venue rafraîchir un texte naphthaliné qui date de 1946. On peut ainsi s'amuser de voir une allusion à Monoprix... Cela fait sourire aujourd'hui, mais les deux cents pages se lisent d'une traite, et le roman s'apprécie en moins d'une heure et demie.

Julien Védrenne

Laura, de Vera Caspary (Omnibus, « Bibliomnibus. Polar » ; 206 p. – 9,00 €).

Laura (États-Unis, 1944 – 88 min.) : réalisé par **Otto Preminger** avec Gene Tierney (Laura Hunt), Dana Andrews (Lieutenant Mark McPherson), Clifton Webb (Waldo Lydecker) et Vincent Price (Shelby Carpenter).



PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Jan THIRION : Tout moi. Éditions du Horsain.

Cent micro-fictions !
Cent micro-frictions !
Cent micro-frissons !

Alors que certains romanciers s'échinent à pondre des pavés, parfois indigestes, de cinq, six, sept cents pages, voire plus, s'engluant dans une histoire dont on se demande s'ils vont arriver à retomber sur leurs pieds, sans perdre en route un de leurs personnages, Jan Thirion adopte la démarche inverse. Tout est écrit en peu de mots, et il devient l'un des chantres du minimalisme

Il nous propose de déguster un trou normand salvateur entre deux plats bourratifs.

Jan Thirion s'est imposé une contrainte. Écrire un texte en mille signes. Et il a multiplié ces petites tranches de vie, ces instants pris sur le vif en cent vignettes colorées ou en noir et blanc. Un kaléidoscope d'images qui défilent sous nos yeux comme peut le ressentir un mourant qui revient à la vie et a revu son existence en quelques secondes avant de franchir la barrière. Mais celle-ci était trop haute et il s'est contenté de rester du bon côté. Ce qui ne l'a pas empêché de se remémorer des scènes qu'il pensait enfouies dans les limbes de sa mémoire. À nos actes manqués...

Afin de donner plus de poids, de véracité, de crédibilité, de complicité entre l'auteur et le lecteur, ces textes sont écrits à la première personne. La narration d'un vécu transposé, d'une rencontre dans un lieu public, d'une scène de la vie courante, d'une immixtion dans l'intimité des personnages ordinaires ou presque. Peut-être vous-même les avez-vous rencontrés lors de vos déplacements, dans un restaurant, sur le parking d'un centre commercial. Les avez-vous côtoyés, perdus dans leurs pensées revanchardes ou moroses, se précipitant pour on ne sait quelle raison.

Ainsi dans « Un mauvais médecin », qu'est-ce qui pousse cette femme à hanter les centres commerciaux de sa ville ? Dans « Un mariage réussi », un octogénaire danse le rock, quitte à dégringoler et réveiller son arthrose ou son arthrite, il ne sait plus trop. Mais qu'est-ce qui le pousse à vouloir épater les jeunes ? Une libraire, qui se dépêche de ranger dans les présentoirs la presse pour jeunes, car sa fille qui va accoucher la réclame, est braquée par un individu cagoulé. Mais elle pense reconnaître le mandrin. Tel est le thème de *Braquage à petite échelle*. Mais qu'est-ce qui a donné l'idée à cette jeune fille

d'enfiler un chandail en laine trop long et de s'approcher du feu où bout du lait dans une casserole ? C'est vraiment *Un accident domestique*.

Ce ne sont que quelques exemples, mais la palette scripturale de Jan Thirion est nettement plus complexe, élaborée, diversifiée, qu'elle pourrait laisser croire. Puiser dans le quotidien semble banal et en relever les traits saillants ne sont pas donnés à tout le monde. Et ces textes sont comme des billets d'humeur et d'humour noir qui pimentent des scènes supposées insignifiantes et qui prennent toute leur saveur sous la plume d'un décortiqueur malicieux. Le lecteur assidu ne manquera pas de reconnaître certaines histoires, qui ont été retravaillées, légèrement remaniées et enrichies comme par exemple dans « De la revanche dans l'air » dont une version plus longue figure dans *Dix rounds*.

Jan Thirion utilise ses armes favorites : la dérision dans le dérisoire, l'humour dans le pathétique, le petit grain de folie au service d'une histoire banale. (112 p. - 10 €)

Paul Maugendre

L'assassinat d'Hicabi Bey, d'Alper Canigüz.
Mirobole Editions. Elevé dans un quartier très



populaire d'Istanbul, Alper, 5 ans, est un garçonnet vraiment précoce qui raisonne et s'exprime comme un adulte, au grand dam de son entourage

souvent désarçonné par ses positions. Doté d'une solide conscience politique et sociale, courageux comme un homme, le gosse déteste l'injustice et n'hésite pas à se rebeller. L'assassinat d'un ancien flic de son quartier est trop facilement attribué à un voisin simple d'esprit et c'est Alper qui découvrira le coupable au mépris de tous les dangers. Racontée à la première personne, ce récit est un petit bijou d'humour et de fraîcheur. Réjouissant !

Jean-Paul Guéry

LES (RE)DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

LE CHARDONNERET de DONNA TARTT ÉDITIONS DE NOYELLES 2014

NEW YORK années 1990. Théo, quatorze ans, est un garçon heureux qui vit seul avec sa mère. Un matin, celle-ci est convoquée au collège. Sur le chemin, elle a envie de faire un détour par le METROPOLITAN MUSEUM, ne serait-ce que pour y admirer quelques Rembrandt. Théo déambule. Soudain une énorme explosion. Théo, projeté à terre, à moitié étouffé, cherche la sortie. Il rampe parmi les gravats jusqu'à un vieil homme qui appelle « Pippa, Pippa ! », puis « Ils ne doivent pas le voir » en désignant un morceau de carton poussiéreux. Ce carton est un tableau qui représente un minuscule oiseau jaune pâle. Le vieillard, de plus en plus faible, supplie Théo « Prends ce tableau, prends en soin. » Tant bien que mal, Théo trouve une sortie et cherche sa mère. En vain. Dehors, les pompiers s'affairent et le laissent partir avec le tableau (*Le Chardonneret*, de Fabritius, un élève de Rembrandt) et une bague remise par le vieil homme qui lui a demandé de l'apporter à une certaine adresse. Plus tard, des assistants sociaux lui apprennent qu'il ne reverra plus sa mère. Comme son père a disparu sans laisser d'adresse et que ses grands-parents ne veulent pas le recueillir, on le dirige vers une famille d'accueil. Alors Théo pense à son copain Andy, rejeton d'une riche famille qui habite dans la très chic Park Avenue. Cette famille, les Barbour, accepte par compassion. Commence alors une étrange période. Théo est à la fois dépourvu de repères, dorloté par les Barbour et interrogé par la police. Un matin, il se décide à sonner à la porte de la maison « Hobart & Blackwell » grâce à l'adresse confiée par le vieil homme. Un grand type lui ouvre. « Je suis Hobie ; le vieil homme du musée était mon associé, un antiquaire. Moi je répare les meubles anciens. » Et Théo a une bonne surprise : il retrouve Pippa, blessée, mais vivante.

Théo et Hobie vont apprendre à se connaître, à s'estimer. Ils seront amis, puis associés, etc.

Le début d'une longue histoire où le tableau du maître flamand prendra une place capitale.

Impossible de résumer ce roman de huit cents pages. Impossible non plus d'en lâcher la lecture une fois les premières pages commencées. C'est une histoire qui débute dans le malheur. Théo perd sa mère chérie. Il se retrouve seul. Pas tout à fait cependant puisque cette toile de maître il la surveille, il la cache, il la transporte partout avec lui. Pourquoi ? Que va-t-il en faire ? C'est le fil rouge qui se déroule au cours d'une intrigue bien

construite, qui ne laisse pas de répit. Le lecteur se trouve baladé depuis les immeubles huppés de New York jusqu'aux ruelles glauques d'Amsterdam en passant par le désert. L'attention reste soutenue, les péripéties nombreuses. Nous sommes bien dans un thriller. Mais ce roman possède de multiples autres facettes. Avec lui nous parcourons l'Amérique des années 1990 à travers différentes couches sociales. C'est un tableau vivant d'une société en mouvement. Théo est un garçon qui a subi un choc terrible. Ce roman nous permet d'appréhender ce qu'est le syndrome post-traumatique, comment on peut le surmonter.

Et surtout ce roman est le récit singulièrement attachant d'une jeunesse chaotique placée sous le signe de l'amitié. C'est un roman d'apprentissage. Le héros fait de multiples rencontres : un ébéniste qui l'initie aux différentes techniques du bois (comment rendre authentique un faux et duper de riches collectionneurs), un collégien surdoué, amateur de drogues, et toujours partant pour monter une entourloupe (Théo l'apprendra à ses dépens) et une jeune fille qu'il ne cessera d'aimer en secret. Ce roman enfin peut se lire comme un véritable hymne d'amour à la peinture.

Que peut l'art pour nous ? C'est mystérieux, ambigu, inexplicable. « Ce tableau : une tache de lumière sur un mur jaune » et cependant si nous perdons ce qui nous tient à cœur, « en dépit de tout cela, grâce à l'art, il est possible de vivre avec une sorte de joie ».

Le Chardonneret laisse le lecteur ému et ébloui par le talent de Donna Tartt. Il serait dommage de passer à côté.

Gérard BOURGERIE

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°169 - JUILLET/AOÛT 2014

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58